



«La Chauve-Souris» crève le plafond



Chiara Skerath interprète Rosalinde, la femme mariée de ce vaudeville écrit en 1874 et adapté de la pièce française *le Réveillon*. PHOTO PIERRE GROSBOIS

LYRIQUE A l'Opéra-Comique, Marc Minkowski dépoussière l'opérette viennoise de Johann Strauss II.

LA CHAUVE-SOURIS de JOHANN STRAUSS II

Les Musiciens du Louvre Grenoble, dir Marc Minkowski, m s Ivan Alexandre. Opéra-Comique, 1, place Boreldieu, 75002 Jusqu'au 1^{er} janvier Rens www.opera-comique.com

Dans la fosse de l'Opéra-Comique, le chef Marc Minkowski cuisine l'ouverture de *la Chauve Souris* et la tambouille prend. Le contrebassiste danse. Il a une demi-tarentule à la place de la main gauche. Les violons se tortillent sur leur chaise. Sur scène, Adèle repasse. Minkowski, lui, gesticule : il vient de placer un gros effet de volume et d'amplitude sur un virage de valse, il est à la limite du trépignement. La fin ap-

La mise en scène marche sur les canapés, les portes claquent et les sapins de Noël tombent dans une ambiance de vaudeville dopé au registre aigu.

proche. Les Musiciens du Louvre se lancent dans un 200 m sur du deux temps, les vents vrombissent et les cordes strident. Entre le dernier son et les applaudissements, Marc Minkowski gueule à ses troupes : « Bravo ! » Pourquoi cette auto-congratulation ? Certainement parce qu'il dirige la première du

standard d'opérette de Johann Strauss II, que son ouverture est brillante et que l'énergie est là. Ce n'était pas gagné. Avant la représentation, Jérôme Deschamps, le directeur de l'Opéra-Comique, est monté sur scène expliquer qu'un ténor malade avait dû renoncer vingt-quatre heures plus tôt. Il a fallu lui trouver un remplaçant au débotté. *La Chauve-Souris* aurait pu s'emplanter dès le décollage dans un des mascarons en stuc ornant les balcons. Alors, « bravo », et enchaînons.

Prison. *Die Fledermaus*, archétype de l'opérette viennoise, a été écrite en 1874 par Strauss sur l'adaptation d'une pièce française, *le Réveillon*. L'argument est presque impossible à résumer : il y est question de petites et de grosses tromperies au sein d'un couple, d'une soirée chez le prince Orlofsky, d'une prison où s'achève le bal et de la vengeance grotesque d'un affront ridicule. La première française a eu lieu en 1877 au Théâtre de la Renaissance – aujourd'hui dirigé par Bruno Moynet, le M. Preskovic du *Père Noël est une ordure*, ce qui nous permet de vous souhaiter à tous un « Joyeux Noël, Félix ». Cent trente-sept ans plus tard, cette *Chauve-Souris* est reprise à l'Opéra

Comique dans une nouvelle adaptation en français de Pascal Paul-Harang et sur une mise en scène d'Ivan Alexandre. On y casse des biberons, fait brûler des vêtements et, entre deux quiproquos en italien de comptoir, on y assassine le compositeur contemporain Luigi Nono et l'impératrice d'époque Sissi. Ce qui force le respect dans ce genre d'œuvre, c'est le grand écart incessant entre le flamboiement technique de la partition et la bouffonnerie des situations présentées. Tout le monde travaille dans cette faille entre les deux mondes et prend un malin plaisir à les opposer ou les faire se rejoindre : saltimbanques et artistes, bourgeois et servantes, schlague et Sahné, opéra et

comique. Le résultat est puéril, maniériste. Jouissif. La mise en scène marche sur les canapés, les portes claquent et les sapins tombent dans une ambiance de vaudeville dé-poussiéré dopé au registre aigu. Les révélations se font sous la menace de brosses à dents et face au héros Eisenstein se tient un prince costumé en moussaillon du *Potemkine*. On ne sait pas où on court, mais on dévale.

Col roulé. Cerise sur la crème viennoise, le plateau est remarquable. Il est évidemment excellent dans les parties chantées – y compris Philippe Talbot, le sauveur du jour qui a même assimilé une cascade sur un accoudoir de sofa –, mais les interprètes sont aussi très

SURPRISES, DERECHEF

Die Fledermaus, souvent présenté durant les fêtes de fin d'année, est un spectacle propice aux surprises. Entre les II^e et III^e actes, durant la soirée donnée par le prince Orlovsky et avant l'intervention du gardien de prison, s'enchaînent les numéros – par exemple, en 1983, Aznavour a débarqué à Covent Garden pour pousser la chansonnette. Ici, les surprises sont (elles figurent dans le programme, nous pouvons donc donner un avant-goût) : une danseuse pour un strip intégral néanmoins habillé ; une annonce de Jérôme Deschamps pince-sans-rire et déclamatoire « Monsieur le Premier ministre, mesdames et messieurs... » sur l'utilisation des bouilloires en régie, ainsi qu'une urinoire imitation de « Cecilia Bartolki » par le très motivé contre-ténor Kangmin Justin Kim. Pour fêter l'arrivée dans son tricentenaire, en 2015, ces petits jeunes de l'Opéra-Comique ne respectent heureusement rien. G.Ti.

à l'aise dans les scènes parlées. Eisenstein (Stéphane Degout) et Frank (Franck Leguérinel) assurent leurs numéros de duettiste à voix claire. Rosalinde la femme mariée (Chiara Skerath) et sa servante Adèle (Sabine Devieille) rivalisent et le public choisit... la servante, évidemment. A l'exception d'un ou deux moments plombés aux ouvertures des II^e et III^e actes, cette *Chauve-Souris* très théâtrale se survole sans temps morts.

Devant Manuel Valls, présent au balcon en jeans et col roulé violet, le comique de la troupe, Atmen Kelif, rappelle que son camarade Minkowski n'a plus de subventions à Grenoble et le Vert Piolle s'en prend plein la tête. Minkowski sourit. Quand il ne sourit pas, il chantonne, ordonne, remue et compte les coups d'horloge. Ses Musiciens du Louvre assurent un dérèglement d'orchestre ivre très réussi, la soirée est belle. L'avenir ?

L'avenir, c'est déjà la chute du spectacle en forme de chauve-souris géante déployée sur scène. C'est aussi ce finale d'opérette qui ne remet rien en cause, et où tout le monde se rabiboche au champagne, sauf qu'on y apprend en un détour soft power que les hommes sont des crevards et que les servantes valent les maîtresses. On en reprendrait volontiers une coupe.

GUILLAUME TION